

Anatole Le Braz

Nous aurons le plaisir, d'entendre, à Montréal, le 19 janvier prochain, grâce à l'organisation intelligente de notre Alliance Française, le poète breton, M. Anatole Le Braz, dans une conférence à la salle Karn.

M. Le Braz est né en Bretagne, ce pays, par excellence, des poétiques légendes et des nobles traditions, et, il s'est donné avec toute l'énergie d'une grande âme à la restauration de la merveilleuse langue celtique, ce qui lui a valu d'être surnommé le poète de la "petite patrie". Les revues et les journaux les plus importants de Paris, tels que le "Journal des Débats", le "Figaro", le "Journal", la "Revue des Deux Mondes" et la "Revue de Paris" ont maintes fois eu l'honneur de le compter parmi leurs collaborateurs les plus distingués.

M. Le Braz devait à son activité et à son érudition un champ plus vaste encore, que celui du journalisme. Il a depuis, publié successivement les "Chansons populaires de la Basse-Bretagne", "Vieilles histoires du pays Breton", "Chanson de la Bretagne", ouvrage couronné par l'Académie Française. Le même honneur fut décerné à "La légende de la mort en Basse-Bretagne", "Pâques d'Islande", "Au pays des Pardons", qui sont des œuvres puissantes et d'un charme indicible.

M. Le Braz a publié d'autres volumes également attirants; son "Théâtre celtique" vient de recevoir le prix Monthyon. Il est de plus professeur de littérature à l'Université de Rennes.

Nous devons donc accueillir avec empressement, M. Le Braz, l'un des talents les plus français que la France nous envoie, et qui représente, mieux que personne, la Bretagne, si semblable, sous beaucoup de rapports au Canada. Le barde breton pourra constater que nous avons de commun avec sa "petite patrie", les grandes beautés pittoresques, les légendes, les tradi-

tions, la poésie et la fidélité au passé.

Le "Journal de Française" est très heureux de souhaiter, le premier, au Canada, une très cordiale, une très admirative bienvenue à M. Anatole Le Braz, le poète aimé de la vieille Armorique, la terre des bruyères roses et des nobles et braves cœurs.

Amour de "Clerc"

Vieilles comme la race des hommes dont elles bercèrent la rude et laborieuse enfance, les légendes, pour surannées qu'elles soient, ont encore de temps à autre leur regain d'actualité. J'en veux aujourd'hui conter une que je dédie à l'auteur applaudi de "Princesse lointaine." C'est à la musique de ses vers, dits avec un tel charme d'incantation par madame Sarah Bernhardt, qu'elle s'est en quelque sorte levée du milieu de mes souvenirs, tout imprégnée d'une pénétrante tristesse celtique. Je la recueillis, en effet, il y a environ cinq ans, des lèvres d'une fileuse bretonne, sur les bords embaumés de la mer occidentale. On n'y verra point apparaître de remparts sarrasins, ni de chevalier aux armes vertes, ni surtout le délicat symbolisme que vous savez. Elle n'en a pas moins une parenté assez proche avec la "geste" si exquisement ouvragée de M. Rostand; elle en est comme la sœur de lait, d'origine plus humble et d'âme moins raffinée... Au reste, la voici.

I

Le châtelain de la Roche-Jagu, près de Pontrieux, avait deux fils, deux jumeaux. L'aîné avait pris pour lui la force, la fougue, l'esprit d'aventure de ses ancêtres, si bien que le cadet n'eut en partage que ce que l'on appelle en Bretagne "le lot des filles": un corps élégant, mais frêle, des goûts de rêve, le dédain de l'action, une infinie puissance d'amour. Cette opposition de leurs natures n'empêchait point les deux jeunes hommes d'avoir l'un

pour l'autre une tendresse profonde, plus rassise chez l'aîné qu'on avait surnommé le Rouge, à cause de la couleur de ses cheveux, plus exaltée chez le cadet à qui l'on avait accoutumé de donner le titre de "clerc", parce que sa mère, disait-on, dès le berceau, l'avait voué à la prêtrise.

Le Rouge, un matin, s'étant prosterné à genoux devant ses parents, leur demanda, avec leur bénédiction, la permission d'aller courir les terres et les mers. Ils lui dirent:

— Pars, puisque c'est ta volonté.

Quand il fut pour embrasser son frère, comme celui-ci pleurait à chaudes larmes, il lui promit pour le consoler, de lui rapporter de son voyage tout ce qu'il voudrait.

— Eh bien! prononça le cadet, jure-moi de me rapporter le Livre magique, ou sinon de ne plus me quitter.

L'aîné jura... Moins d'une année après, il était de retour à la Roche-Jagu, couvert de sang et de gloire, riche d'un énorme butin qu'il étala avec une joie robuste de conquérant dans la salle d'honneur du château.

— Toi, dit-il, à son frère, voici le livre que tu as souhaité d'avoir.

De quoi le Clerc fut fort surpris, car, s'il avait demandé ce livre, c'était, — vous l'avez deviné — avec la certitude qu'il n'existait pas. Il se mit toutefois à le feuilleter distraitemment, d'abord, et bientôt avec un intérêt croissant. A partir de la dixième page, ses yeux ne s'en purent plus détacher.

Ce livre était un missel d'amour, écrit à la louange de la Princesse Vierge dont il célébrait la grâce merveilleuse et l'incomparable beauté. Le cœur du Clerc s'enflamma d'une ardeur sans espoir pour cette princesse inconnue. Il languit, se dessécha, comme une plante habituée à l'ombre, qu'on expose brusquement au grand soleil. Sa mère qui le voyait dépérir de jour en jour eut beau le supplier de s'ouvrir à elle des causes de son mal. Elle ne put tirer de lui une parole.

Le Rouge cependant se disposait à reprendre la mer. La veille du jour fixé pour son départ, le Clerc le pria